Le Chasseur de fauves : N°68

ATTENTION : CETTE COLLECTION EST TEMPORAIREMENT INDISPONIBLE À LA CONSULTATION. MERCI DE VOTRE COMPRÉHENSION
Numéro d'inventaire : 1993.01312
Auteur(s) : Arnould Galopin
Type de document : publication jeunesse
Imprimeur : Imprimerie Louis Bellenand et Fils
Période de création : 2e quart 20e siècle
Date de création : 01/01/1930 (vers)
Inscriptions :
• lieu d'impression inscrit : Fontenay-aux-Roses (Seine)
Matériau(x) et technique(s) : papier
Description : Fascicule papier, illustré.
Mesures : hauteur : 29 cm ; largeur : 20,8 cm
Notes : Le titre du fascicule est "Le siège du bungalow". Il démarre au chapitre DCCIV et se termine au DCCXV. A l'intérieur: 5 illustrations dont 1 en couleur.
Mots-clés : Périodiques à l'usage de l'enfance et de la jeunesse, publicité relative à l'usage de l'enfance et de la jeunesse
Historique : Le Chasseur de fauves est un roman pour enfants en 103 fascicules, paru initialement en 1933.
Représentations : scène : tigre, chasseur
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 1075-1088
ill. en coul.

N° 68
ARNOULD
Le Numéro : 50 cent.
LE
CHASSEUR
DE
FAUVES

LE CHASSEUR DE FAUVES

LE SIÈGE DU BUNGALOW

DCCIV

Vives angoisses (*suite*)

Muller et le Dr Jatkins arrivèrent à ce moment dans le vestibule. Apercevant les trois fauves, ils comprirent ce qui se passait. Les derniers tigres rescapés du massacre assiégeaient Henri et Frédo, lesquels, probablement désarmés et ne pouvant plus se défendre, s'étaient réfugiés dans une chambre.

Sans se concerter, les deux hommes, épaulant leurs carabines, firent feu simultanément.

Un des félins, blessé mortellement, roula sur le sol en gémissant.

Les deux autres, effrayés, renoncèrent à renverser la barricade et battirent en retraite. Mais se ressaisissant rapidement, ils firent face à leurs nouveaux ennemis.

Le Français et l'Anglais tirèrent encore. Les projectiles atteignirent les animaux sans toutefois les blesser sérieusement.

Surexcités par la douleur, ils bondirent en rugissant. Les deux hommes n'eurent que le temps de se jeter de côté pour les éviter.

Des lanciers du Bengale, surgissant sur ces entrefaites, se précipitèrent courageusement vers les tigres et les transpercèrent avec leurs javelots.

Muller et le médecin achevèrent les fauves d'une balle tirée à bout portant.

Henri et Frédo, démolissant la barricade, rejoignirent leurs compagnons.

— Vous êtes arrivés au bon moment, s'écria l'opérateur. Il était moins cinq. Je ne sais pas ce que nous avions pu faire à ces trois tigres, mais ils semblaient furieux après nous.

— Et nous n'avions plus de munitions. Heureusement que vous êtes [illegible] venus.

— Nous étions terriblement inquiets, répondit Muller. On vous cherchait partout.

— Et M. Batifol ? Et William Johnson ?

— Sains et saufs... Nous venons de les délivrer.

— Bravo! et Tiantou ?

— Nous ne l'avons pas encore retrouvé, mais il doit être avec nos serviteurs indigènes et nos éléphants.

DCCV

Une expédition

On retrouva les Hindous, les cornacs et les trois pachydermes, quelques instants plus tard, dans une cour intérieure où les rebelles, dès le début de l'insurrection, les avaient enfermés.

Ni les hommes ni les bêtes n'avaient souffert de la bataille à laquelle ils n'avaient pas pris part.

Tiantou accueillit avec joie le retour de ses amis. Henri le caressa affectueusement, très content de le revoir. Il avait craint un instant que l'aventure n'eût été néfaste au chimpanzé.

— Bah! observa Frédo, je pensais bien que tu t'alarmais à tort. Tiantou est un petit débrouillard. Il se tire toujours d'affaire. Son instinct de la conservation est singulièrement développé.

. . . . . .

Le calme renaissait peu à peu au palais de Dramapore. Le major Wilson avait fait enlever rapidement les cadavres, que les soldats enterrèrent promptement dans le jardin, tandis qu'on soignait les blessés, d'ailleurs peu nombreux.

Les pertes subies par les lanciers du Bengale ne paraissaient pas très importantes. Trois tués et une vingtaine de blessés, légèrement atteints pour la plupart. En somme, le rajah avait reconquis son trône sans trop de difficulté.

Mais Astarabad et Santar étaient en fuite.

L'officier anglais, après mûre réflexion, décida de demeurer au palais avec ses troupes.

— Je crains qu'Astarabad et son complice ne parviennent à regrouper de nouveaux partisans dans la province. La question des castes est un sujet si délicat, aux Indes, qu'il est possible de voir l'affaire rebondir. Si Astarabad réussissait à lever une nouvelle armée de rebelles, il ne manquerait pas de revenir à l'assaut du palais.

— Le mieux serait d'essayer de le capturer, suggéra Muller.

Le rajah secoua la tête :

— Nous aurons du mal à le retrouver, sahib. Je ne suppose pas que mon cousin ait regagné sa demeure..

— Où habite-t-il ?

— Il possède un bungalow à proximité du village de Penalkor.

— Loin d'ici ?

— Environ trente kilomètres. Mais Astarabad n'y est sûrement pas. Il sait que nous le recherchons. Il n'aurait pas la bêtise de s'y réfugier. Non, je crois plutôt, qu'il se cache dans la jungle ou chez l'un de ses partisans.

— Nous ferions tout de même bien de visiter son bungalow, déclara le major. Certes, je ne pense pas qu'il y soit, mais on peut recueillir là-bas des renseignements intéressants, des indications susceptibles de nous mettre sur la bonne piste. Et puis, au fond, rien ne prouve que le gredin ne passera pas chez lui pour prendre certains objets, des bijoux, des documents, des armes dont il pourrait avoir besoin.

— Vous avez raison, approuva Muller. Il faut aller chez Astarabad. Le plus tôt sera le mieux.

— Je suis bien de cet avis. Le lieutenant Mac Gregor prendra le commandement des troupes qui resteront au palais. J'irai au bungalow d'Astarabad avec une dizaine de lanciers. Cela suffira.

— Désirez-vous que je vous accompagne, sahib major ? demanda le prince.

— Non, Excellence, votre présence ici est nécessaire. Ce n'est pas le moment de quitter Dramapore. Vous me donnerez un guide connaissant bien le plus court chemin pour aller là-bas.

— Comme vous voudrez, sahib major.

— Si vous le permettez, dit alors Muller, je serais heureux de faire partie de votre expédition. J'ai un compte à régler avec le fameux Santar, qui nous a livrés aux tigres de la jungle.

— Moi aussi, monsieur Muller, s'écria Henri, j'ai un compte à régler avec lui.

— Eh bien! c'est entendu, messieurs, vous viendrez avec moi.

Frédo intervint à son tour :

— Y a-t-il une petite place pour moi dans la caravane ? A tout hasard, j'emporterai ma caméra. J'aurai peut-être l'occasion de m'en servir.

L'officier sourit :

— Allons, je vous autorise à nous suivre, master Frédo, mais je préviens les autres voyageurs que la caravane est maintenant au complet. Je n'accepte plus personne.

— Dommage! grommela le Dr Jatkins, je me proposais de vous offrir mes services. Vous pouvez avoir besoin d'un médecin en cours de route.

— Merci, docteur, vous avez des blessés à soigner, ici. Il est préférable que vous demeuriez.

— C'est juste.

Quelques instants plus tard, la petite troupe quittait le palais.

Elle se composait de quinze personnes : le major Wilson, Muller, Henri, Frédo, dix lanciers du Bengale et un guide indigène : Gandho.

DCCVI

L'ours paresseux

On chevauchait depuis une demi-heure, quand Gandho, le guide, aperçut dans une clairière, à cinquante mètres, un animal occupé à une étrange besogne.

— Un ours! s'écria-t-il.

— Oh! dit Frédo, je vais le photographier.

C'était un *ours paresseux*, curieux spécimen de la faune indienne. (On l'appelle aussi *ours aux grandes lèvres* ou *des cocotiers*.)

Le plantigrade, tournant le dos aux cavaliers, creusait le sol avec ses griffes.

— Que fait-il donc ? demanda Henri.

— Il est en train de fourrer son nez dans une fourmilière, répondit Muller.

— Il va se faire piquer.

— Cela ne le gêne point. Les fourmis, principalement les blanches, constituent sa nourriture essentielle. Il en est très friand.

— Notre présence ne semble pas l'inquiéter le moins du monde.

— Cet animal n'a pas l'ouïe fine. Il n'entend pas